

Question : Se peut-il que ce soit seulement de façon superficielle ou illusoire que je fasse l'expérience de ma liberté simplement parce que j'ignore les déterminismes qui sont en jeu dans mes choix et mes décisions ? En effet, dire que l'homme est un être libre c'est affirmer qu'il n'est pas déterminé, qu'il se détermine par lui-même à choisir, à agir, à vouloir telle chose plutôt que telle autre. Si cette liberté de la volonté paraît à beaucoup évidente en raison de la conscience que nous en avons, elle n'échappe pas pour autant à la critique. Il se peut, en effet, que la cause véritable de nos décisions nous échappe. En d'autres termes, que la liberté de la volonté ne soit qu'apparente. **Serions-nous alors dans l'illusion de notre liberté ?**

Partie II) La conscience de la liberté est source d'illusion car le libre arbitre n'est peut-être que l'ignorance des vraies causes qui nous poussent à agir.

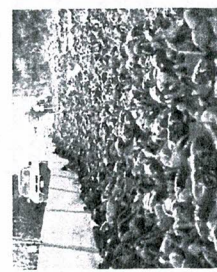


« Les hommes se croient libres pour cette seule cause qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par où ils sont déterminés. »

Baruch Spinoza (1632-1677)

Plusieurs arguments sont avancés pour affirmer que la conscience que nous avons d'être libres et le sentiment de notre liberté ne prouvent pas que notre volonté soit libre. La liberté ne serait qu'une illusion de la conscience : les phénomènes de la nature se produisant de manière déterminée, comment les comportements humains échapperaient-ils au déterminisme naturel ?

Un spectacle naturel étonnant : La migration des crabes rouges sur l'île Christmas en Australie a lieu chaque année entre octobre et décembre. Des milliers de crabes se déplacent en direction des plages de l'Océan Indien pour aller se reproduire, bloquant les routes, les ruisseaux, les rochers et les plages.



A) La critique scientifique du libre arbitre. Les sciences modernes, à travers leurs recherches enrichissent toujours plus l'idée d'un déterminisme universel.

La science nous apprend en effet que l'homme évolue dans un univers parfaitement déterminé par des lois (lois physiques / lois biologiques / lois génétiques / etc....)

C'est ce qu'on appelle le déterminisme.

Au XXe siècle, le déterminisme est la philosophie que partage un grand nombre de scientifiques. Le principe du déterminisme a pu être formulé pour la première fois par un astronome disciple de Newton, Ferdinand de Laplace (1749-1827) :

« Une intelligence qui, pour un moment donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent... Embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. »

Ainsi le physicien Max Planck (1858 1947) écrit :

« On comprend qu'il ne pourrait être question d'une causalité universelle si elle était rompue à un endroit quelconque, si par conséquent même les processus qui ont lieu dans la vie psychique consciente et subconsciente, les sentiments, la sensation, les pensées et pour finir la volonté elle-même n'était pas soumise à la loi de causalité... Nous admettons par conséquent que même la volonté humaine est causalement déterminée, c'est-à-dire que dans tous les cas où quelqu'un se trouve dans la situation d'exprimer une volonté déterminée ou de prendre une décision déterminée... Un observateur suffisamment perspicace... Est en mesure de prévoir le comportement de l'intéressé ».

► Philosophiquement le déterminisme contient l'idée d'un univers entièrement connu selon des lois et donc totalement prévisible. Les comportements humains n'échapperaient pas à la généralisation de ce principe qui est au fondement de toutes les sciences.

► L'exemple du neuro-marketing

Deux liens vers des documents traitant de ce sujet :

1) **Emission Cash investigation** (voir extrait de la 40 eme minute à la 43 eme minute)

<https://www.youtube.com/watch?v=7OqBkm2Pi6I>

2) **Expériences sur les décisions d'achat** (5mn)

https://www.youtube.com/watch?v=fcn-gLbVnmk&feature=emb_rel_pause

B) La sociologie met en lumière les déterminations sociales qui construisent l'identité individuelle et orientent les choix de l'individu.

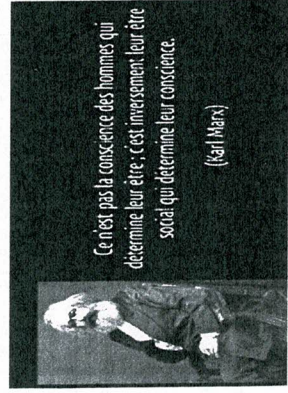


A partir du 19^{ème} siècle vont émerger plusieurs courants de pensée critique nommées philosophies du soupçon dont les représentants les plus célèbres sont **Nietzsche, Marx et Freud.**

Si ces trois penseurs ont marqué profondément le XX^{ème} siècle, c'est parce qu'ils ont en commun de suspecter l'idée selon laquelle nos idées, nos convictions, nos croyances, seraient nécessairement conscientes et accessibles au sujet.

Contrairement à ce que suggère le Cogito, **l'homme n'est pas un pur esprit** qui s'élancerait dans le monde, il est d'abord un être incorporé dans un corps, un être dont l'existence est historiquement et géographiquement située.

Un être sur lequel s'exercèrent des influences sociales : Selon Marx la classe sociale d'origine joue un rôle majeur dans le développement de la conscience individuelle puisqu'elle détermine le point de vue que l'individu peut atteindre et à partir duquel il va déterminer ses goûts, ses affects, ses réactions, son niveau d'aspiration, ses actions mais aussi sa manière de se penser lui-même = l'image de soi.



L'homme doit comprendre que ce sont des conditions sociales extérieures qui ont façonné sa conscience, sa façon de percevoir le monde, de se percevoir lui-même et d'agir dans le monde.

La conscience de l'homme est inséparable du monde dans lequel il

« Si l'homme a une conscience c'est une conscience de classe » dira Marx.

C'est ce qu'on nomme en sociologie le **déterminisme social**.

→ **Déterminisme social** : thèse sociologique qui défend l'idée que les manières d'être et de pensée des individus sont le résultat d'une contrainte sociale qui s'exerce sur eux. Cette contrainte est si intériorisée qu'elle semble être une loi naturelle de notre comportement.



Illustration : Cette idée est illustrée dans *Les raisins de la colère* (chapitre 5) de John Steinbeck, qui décrit comment la logique de la propriété s'impose à l'homme riche sans même qu'il en soit conscient.

Extrait *Les raisins de la colère*

« Mais qu'un homme possède des terres qu'il ne voit pas ou qu'il n'a pas le temps de passer à travers ses doigts, où il ne peut pas aller se promener... Alors c'est la propriété qui devient l'homme, il ne peut pas faire ce qu'il veut, il ne peut pas penser ce qu'il veut, c'est la propriété qui est l'homme et elle est plus forte que lui, et il est petit au lieu d'être grand, il n'y a que sa propriété qui est grande et il en est le serviteur. »

→ **Dans cet extrait**, Steinbeck présente ici l'homme riche comme déterminé par sa possession. Ce qu'il fait, ce qu'il pense est déterminé par les impératifs de rentabilité de sa terre. Quand bien même c'est son désir qui le pousserait à faire quelque chose, ce sont les contraintes liées à la terre qui auraient le dernier mot. Il est l'esclave de sa propriété, au sens où il est dépossédé de toute liberté.

→ **Quand Steinbeck écrit « elle est plus forte que lui » en parlant de la propriété il montre toute la détermination qui pèse sur le gestionnaire à agir comme il le fait. Si le propriétaire chasse des familles de leur maison, s'il sous-paye ses ouvriers c'est parce que c'est la position sociale de propriétaire qui l'exige. Être propriétaire c'est obéir à ces lois qui lui semblent aussi naturelles que celles qui font pousser ses fleurs de coton. Le propriétaire est possédé par sa terre bien plus qu'il ne la possède. C'est la matière (les conditions matérielles d'existence de l'individu) qui gouverne son esprit et s'impose à lui.**

► La sociologie met en évidence ces « normes sociales » qui dictent la conduite des individus qu'ils assimilent à des comportements naturels.



Le sociologue Pierre Bourdieu (1930 - 2002) a travaillé notamment à établir le caractère socialement construit de la norme.

→ La norme ou ce qui est dit « normal » n'est pas naturel : c'est un rapport socialement déterminé que nous avons intégré dans nos pratiques et nos représentations au point de le penser comme l'expression de la nature des choses (se serrer la main, se laver, manger de la viande, etc.).

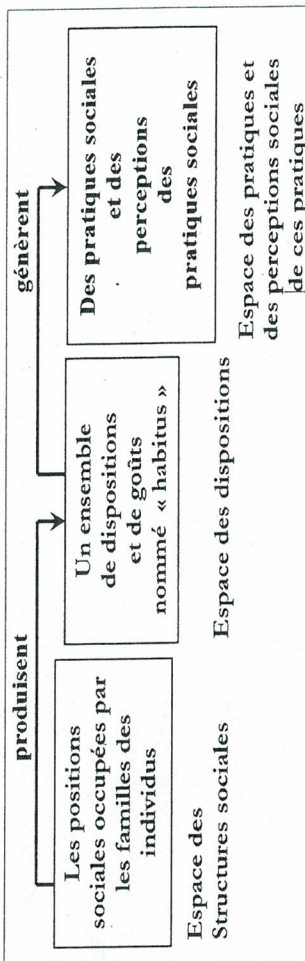
→ L'appartenance d'un individu à un certain groupe culturel et social ne fait pas l'objet d'un choix. Elle est déterminée par le milieu social d'origine. De cette origine sociale provient l'adhésion à certaines pratiques normées reconnues comme étant logiques, naturelles, évidentes.

→ Si le monde social est gouverné par des normes, ces normes font aussi l'objet d'une fonction sociale. Cela signifie que le respect de certaines normes ne revient pas seulement à marquer son appartenance à un groupe, mais à marquer sa position dans un univers hiérarchique.

En plus de nos manières de penser et de faire, la norme sociale agit sur l'identité personnelle. Elle est le produit d'une détermination sociale : nous ne choisissons pas qui nous voulons être, nous sommes déterminés à être qui nous sommes. Nous sommes ce que notre milieu social d'origine attend que nous soyons.

Bourdieu développe ainsi la notion d'habitus de classe :

Représentation schématisée de la notion d'« habitus de classe » chez Pierre Bourdieu



Exemple de la mobilité sociale : Tableau

La mobilité sociale en 2014-2015 : que deviennent les fils de ?

Destinée des fils (valeurs en %)								
		Agriculteur	Artisan, commerçant, chef d'entreprise	Cadres sup.	Profession intermédiaire	Employé	Chômeur	Ensemble
Situation des pères (valeurs en %)	Agriculteur	25	8	8,8	18,6	7,1	32,5	100
	Artis. commerc., chef enr.	0,8	20,3	22,2	22,9	9,5	24,3	100
	Cadres sup.	0,2	8	47	23,7	9,1	10	100
	Profession intermédiaire	0,7	7,9	25,5	31,5	11,3	23,1	100
	Employé	0,3	5,8	16,3	26,2	16,6	33,6	100
	Chômeur	0,5	7,4	9,4	22,8	12,3	47,6	100
	Ensemble	25	92	19,3	24,5	11,3	33	100

Source : Insee, données 2014-2015. Hommes de 30 à 59 ans.

Lecture : cette table se lit horizontalement. Elle représente la situation des fils en fonction de la catégorie sociale de leurs pères. 32,5 % des fils d'agriculteurs sont devenus ouvriers.

Prenons deux cas, et demandons-nous quels éléments inconscients peuvent expliquer le fait que, selon la profession du père, un fils aura tendance à choisir tel métier plutôt qu'un autre.

- 1) Vous êtes fils d'un ouvrier. En moyenne, en 2014-2015, seuls 9,4 % des fils d'ouvriers deviendront cadres supérieurs. Qu'est-ce qui peut expliquer que vous ayez peu de chances de suivre ce parcours ?
- 2) Vous êtes maintenant fils d'un cadre supérieur. En moyenne, en 2014-2015, 47 % des fils de cadres supérieurs deviendront cadres supérieurs à leur tour. Quels éléments peuvent expliquer que vous ayez de grandes chances de suivre ce même parcours ?

L'**habitus** est un concept qui désigne un **ensemble de dispositions durables**, formées par l'expérience sociale et l'histoire de l'individu.

Il est à la fois **structuré** (par les conditions sociales d'origine, les relations de classe, l'éducation, la famille, etc...) et **structurant** parce qu'une fois formé il oriente les pensées, les perceptions, les actions et les jugements d'une personne. L'**habitus** ne fait pas l'objet d'un choix, il opère à un niveau inconscient en se manifestant par des attitudes (manière d'être et de penser : ex. les manières de parler) et des pratiques (exemple les pratiques alimentaires, les pratiques sportives, etc..)

C'est est une **forme de logique incorporée** qui lie l'individu à son contexte social.

► Pour se connaître l'individu a besoin de comprendre ses origines culturelles, familiales, sociales.

Il se comprend à partir de la réalité matérielle dont il est issu et qui a façonné son esprit, structuré son intériorité.

La conscience n'est donc pas solitaire mais semble plutôt solidaire du monde extérieur.

Elle semble également régie pas des structures inconscientes intériorisées qui forment l'autre facette du moi.

Transition : Si l'on accepte une telle idée, l'inconscient pourrait représenter un autre mode de la pensée. L'inconscient désignerait la part inaperçue de notre vie psychologique, qui constitue pourtant notre identité. Il représenterait l'autre facette de l'homme.

Comme le souligne Freud dans son ouvrage *L'Inquiétante étrangeté....*

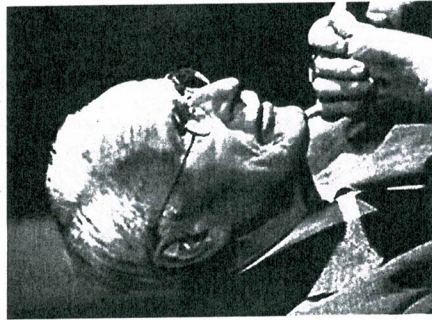
"Le psychique en toi ne coïncide pas avec ce dont tu es conscient ; ce sont deux choses différentes, que quelque chose se passe dans ton âme, et que tu en sois par ailleurs informé".

Partie III : L'hypothèse de l'inconscient psychique. L'inconscient détermine-t-il nos actes ? A quoi renvoie la notion d'inconscient ?

L'inconscient pour Freud n'est pas seulement cette partie de notre psychisme qui nous demeure inconnue ou inaccessible, l'inconscient Freudien est dynamique au sens où il influence la vie du sujet et le détermine à accomplir certains actes, à éviter certaines situations, à faire des choix déterminés.

Bien avant l'avènement de la psychanalyse, les philosophes anciens considéraient que les conflits intérieurs du sujet survenaient entre deux instances : les **passions irrationnelles** (cupidité, désirs, lâcheté) et la **raison** (choix, valeurs, éthique de la personne). Le destin de l'homme se jouait dans cette opposition entre Raison et Passion, et celui-ci se libérait uniquement lorsqu'il suivait sa raison.

Les psychanalystes vont mettre en doute la raison car derrière les décisions apparemment raisonnées et les choix conscients ce sont des forces inconscientes qui de façon invisible tirent les ficelles de nos vies. Les psychanalystes diffèrent des penseurs précédents parce qu'ils considèrent que la conscience et la volonté ont un pouvoir très limité :



Ainsi C.G Jung (ancien collaborateur de Freud) dans *Essai d'exploration de l'inconscient* (1979) écrit :

: « La conscience représente un filet de lumière qui éclaire les objets présents à notre attention. Pendant ce temps, existe dans l'ombre tous les autres contenus psychiques.

Nous pouvons devenir la proie d'humeurs et être profondément altéré par elles, nous pouvons devenir déraisonnables et incapables de nous souvenir de choses importantes... Nous avons l'illusion que nous nous contrôlons. Mais un ami peut aisément nous dire sur nous-mêmes des choses dont nous n'avons pas conscience. »

Freud sera un novateur parce qu'il est le premier à affirmer que la part d'inconscient dans la vie psychique est plus importante que la conscience et que bon nombre de nos choix ne sont pas dictés par notre raison mais par des motivations qui nous échappent.



Sigmund Freud, neurologue Autrichien et fondateur de la psychanalyse (1856-1939)



« Le moi n'est pas maître dans sa propre maison » dira-t-il !

Admette qu'il existe en nous de la pensée inconsciente, c'est reconnaître qu'il y a des moments pendant lesquels la conscience diminue, voire s'efface. S'agit-il alors d'une perte de contrôle sur nous-mêmes ? Comment se connaître soi-même si une grande partie de notre vie psychologique nous échappe et demeure inconsciente ?

Sigmund Freud, Introduction à la Psychanalyse (1916-1917)

Les 3 blessures narcissiques de l'humanité selon Freud

« Dans le cours des siècles, la science a infligé à l'égoïsme naif de l'humanité deux graves démentis. La première fois, ce fut lorsqu'elle a montré que la Terre, loin d'être le centre de l'Univers, ne forme qu'une parcelle insignifiante du système cosmique dont nous pouvons à peine nous représenter la grandeur. Cette première démonstration se rattache pour nous au nom de Copernic (...) Le second démenti fut infligé à l'humanité par la recherche biologique, lorsqu'elle réduisit à rien les prétentions de l'homme à une place privilégiée dans l'ordre de la création, en établissant sa descendance du règne animal et en montrant l'indestructibilité de sa nature animale. Cette dernière révolution s'est accomplie de nos jours, à la suite des travaux de Ch. Darwin, de Wallace et de leurs prédécesseurs, travaux qui ont provoqué la résistance la plus acharnée des contemporains. Un troisième démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours qui se propose de montrer au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique. »

Mais sur quels preuves ou indices Freud s'appuie-t-il pour montrer, en dépit de la croyance spontanée que nous avons d'être maîtres de nos pensées, de nos choix, de notre existence, que l'inconscient oriente de façon importante notre vie psychique ? Peut-on accorder à l'inconscient le pouvoir d'agir sur nous ? Comment le découvrir si par définition, il désigne tout ce qui échappe à la conscience, ce qui lui demeure cachée ou reste inaccessible à nos observations ?

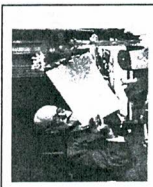
► Texte de Freud extrait de Métapsychologie (1915)

« On nous conteste de tous côtés le droit d'admettre un psychique inconscient et de travailler scientifiquement avec cette hypothèse. Nous pouvons répondre à cela que l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime, et que nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. Elle est nécessaire parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires ; aussi bien chez l'homme sain que chez le malade, il se produit des actes psychiques qui, pour être expliqués, présupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. Ces actes ne sont pas seulement les actes manqués et les rêves, chez l'homme sain, et tout ce qu'on appelle symptômes psychiques et phénomènes compulsifs chez le malade ; notre expérience quotidienne la plus personnelle nous met en présence d'idées qui nous viennent sans que nous en connaissions l'origine et de résultats de pensée dont l'élaboration nous demeure cachée. Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques ; mais ils s'ordonnent dans un ensemble dont on peut montrer la cohérence, si nous interpolons les actes inconscients inférés. Or, nous trouvons dans ce gain de sens et de cohérence une raison, pleinement justifiée, d'aller au-delà de l'expérience immédiate. Et s'il s'avère de plus que nous pouvons fonder sur l'hypothèse de l'inconscient une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons, conformément à un but donné, le cours des processus conscients, nous aurons acquis, avec ce succès, une preuve incontestable de l'existence de ce dont nous avons fait l'hypothèse. L'on doit donc se ranger à l'avis que ce n'est qu'au prix d'une prétention intenable que l'on peut exiger que tout ce qui se produit dans le domaine psychique doive aussi être connu de la conscience. »

Activité : 1) Comment Freud présente-t-il l'hypothèse de l'inconscient ?

2) Quels sont selon lui, les actes qui manifestent l'existence de l'inconscient ?

3) Quel exemple d'acte apriori non intentionnel cité dans le texte pourrait selon vous manifester un désir ou une motivation inconsciente ? Proposez un exemple.



Texte de S. Freud extrait de l'ouvrage Cinq leçons de psychanalyse, 1909 : Le cas Elisabeth

Je l'interrogeai donc sur les circonstances et les causes de la première apparition des douleurs. Ses pensées s'attachèrent alors à des vacances dans la ville d'eaux où elle était allée avant son voyage à Gastein et certaines scènes surgirent, que nous avions déjà plus superficiellement traitées auparavant. Elle parla de son état d'âme à cette époque, de sa lassitude après tous les soucis que lui avaient causés la maladie ophtalmique de sa mère et les soins qu'elle lui avait donnés à l'époque de l'opération ; elle parla enfin de son découragement final, en pensant qu'il lui faudrait, vieille fille solitaire, renoncer à profiter de l'existence et à réaliser quelque chose dans la vie. Jusqu'alors, elle s'était trouvée assez forte pour se passer de l'aide d'un homme ; maintenant, le sentiment de sa faiblesse féminine l'avait envahie, ainsi que le besoin d'amour et alors, suivant ses propres paroles, son être figé commença à fondre. En proie à un pareil état d'âme, l'heureux mariage de sa sœur cadette fit sur elle la plus grande impression ; elle fut témoin de tous les tendres soins dont le beau-frère entourait sa femme, de la façon dont ils se comprenaient d'un seul regard, de leur confiance mutuelle. On pouvait évidemment regretter que la deuxième grossesse succédât aussi rapidement à la première, mais sa sœur qui savait que c'était là la cause de sa maladie supportait allègrement son mal en pensant que l'être aimé en était la cause. Au moment de la promenade qui était étroitement liée aux douleurs d'Elisabeth, le beau-frère avait tout d'abord refusé de sortir, préférant rester auprès de sa femme malade, mais un regard de celle-ci pensant qu'Elisabeth s'en réjouirait, le décida à faire cette excursion. La jeune fille resta tout le temps en compagnie de son beau-frère, ils parlèrent d'une foule de choses intimes et tout ce qu'il lui dit correspondait si harmonieusement à ses propres sentiments qu'un désir l'envahit alors : celui de posséder un mari ressemblant à celui-là. Puis ce fut le matin qui suivit le départ de la sœur et du beau-frère qu'elle se rendit à ce site, promenade préférée de ceux qui venaient de partir. Là, elle s'assit sur une pierre, et rêva à nouveau d'une vie heureuse comme celle de sa sœur, et d'un homme, comme son beau-frère, qui saurait capter son cœur. En se relevant, elle ressentit une douleur qui disparut cette fois-là encore et ce ne fut que dans l'après-midi qu'elle suivit un bain chaud pris dans cet endroit que les douleurs réapparurent pour ne plus la quitter. J'essayai de savoir quelles pensées l'avaient préoccupée dans son bain ; je ne pus apprendre qu'une seule chose, c'est que l'établissement de bains l'avait fait se souvenir de ce que le jeune ménage y avait habité.

J'avais compris depuis longtemps de quoi il s'agissait. La malade, plongée dans ses souvenirs à la fois doux et amers, paraissait ne pas saisir la sorte d'explication qu'elle me suggérait, et continuait à rapporter ses réminiscences. Elle dépeignait son séjour à Gastein et l'état d'anxiété où la plongeait l'arrivée de chacune des lettres ; enfin lui parvint la nouvelle de l'état alarmant de sa sœur, et Elisabeth décrit la longue attente, le départ du train, le voyage fait dans une angoissante incertitude, la nuit sans sommeil, tout cela accompagné d'une violente recrudescence des douleurs. Je lui demandai si elle s'était représentée pendant le trajet la tragique possibilité qu'elle trouva réalisée à son arrivée.

Elle me dit avoir fait l'impossible pour chasser cette idée, mais sa mère, croyait-elle, s'était dès le début attendue au pire. Suivit le récit de son arrivée à Vienne. Elle décrivit l'impression causée par les parents qui les attendaient à la gare, le petit trajet de Vienne à la proche banlieue où habitait sa sœur, l'arrivée le soir, la traversée rapide du jardin jusqu'à la porte du petit pavillon, la maison silencieuse et plongée dans une angoissante obscurité, le fait que le beau-frère ne vint pas à leur rencontre. Puis l'entrée dans la chambre où reposait la morte, et tout à coup, l'horrible certitude que cette sœur bien-aimée était partie sans leur dire adieu, sans que leurs soins eussent pu alléger ses derniers moments. Au même instant une autre pensée avait traversé l'esprit d'Elisabeth, une pensée qui, à la manière d'un éclair rapide, avait traversé les ténébres : l'idée qu'il était devenu libre et qu'elle pourrait l'épouser.

Tout s'éclaircit. Les efforts de l'analyste étaient couronnés de succès. À cette minute, ce que j'avais supposé se confirmait à mes yeux, l'idée de la « défense » contre une représentation insupportable, l'apparition des symptômes hystériques par conversion d'une excitation psychique en symptômes somatiques, la formation – par un acte volontaire aboutissant à une défense – d'un groupe psychique isolé. C'était ainsi et non autrement que les choses s'étaient ici passées. Cette jeune fille avait éprouvé pour son beau-frère une tendre inclination, mais toute sa personne morale révoltée avait refusé de prendre conscience de ce sentiment.

Enfin, lorsque cette certitude s'était imposée à elle (pendant la promenade faite avec lui, pendant sa rêverie matinale, au bain et devant le lit de sa sœur), elle s'était créé des douleurs par une conversion réussie du psychique en somatique. À l'époque où j'entrepris son traitement, l'isolement du groupe d'associations relatives à cet amour était déjà fait accompli, sans cela, je crois qu'elle ne se serait jamais prêtée au traitement ; la résistance qu'elle opposa maintes fois à la reproduction des scènes traumatisantes correspondait réellement à l'énergie mise en œuvre pour rejeter hors des associations l'idée intolérable.

Toutefois, le thérapeute fut en proie à bien des difficultés dans le temps qui suivit. Pour cette pauvre enfant l'effet de la prise de conscience d'une représentation refoulée fut bouleversante. Elle poussa les hauts cris, lorsqu'en termes précis, je lui exposai les faits en lui montrant que, depuis longtemps, elle était amoureuse de son beau-frère. À cet instant elle se plaignit des plus affreuses douleurs et fit encore un effort désespéré pour rejeter mes explications : « Ce n'était pas vrai, c'était moi qui le lui avais suggéré, c'était impossible, elle n'était pas capable de tant de vilénie, ce serait impardonnable, etc. » Il ne fut pas difficile de lui démontrer que ses propres paroles ne laissaient place à aucune autre interprétation, mais il me fallut longtemps pour lui faire accepter mes deux arguments consolateurs, à savoir que l'on n'est pas responsable de ses sentiments et que, dans ces circonstances, son comportement, son attitude, sa maladie, témoignaient suffisamment de sa haute moralité. »